

Maisonneuve & Larose

Barbary and Enlightenment, European Attitudes Towards the Maghreb in the 18th Century
by Ann Thomson

Review by: Bernard Rosenberger

Studia Islamica, No. 74 (1991), pp. 189-192

Published by: [Maisonneuve & Larose](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/1595904>

Accessed: 07/05/2014 19:56

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at
<http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Maisonneuve & Larose is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Studia Islamica*.

<http://www.jstor.org>

Ann Thomson, *Barbary and Englightenment, European Attitudes towards the Maghreb in the 18th Century*, E. J. Brill, Leiden, 1987, 173 p.

Le Maghreb voisin de l'Europe reste mal connu d'elle après une colonisation qui a duré, selon les pays, d'un demi-siècle à cent trente ans. Combien plus ignoré, par conséquent, devait-il être au XVIII^e siècle ! Et, en effet, il n'est jamais pris comme exemple ethnographique, sociologique, politique, dans les écrits des « philosophes », remarque Ann Thomson qui se propose de retrouver l'image que les Européens cultivés de l'époque des « Lumières » se faisaient de l'Afrique du Nord. Celle-ci est trop peu éloignée pour être inconnue, cependant l'hostilité qui oblitère souvent des relations complexes empêche d'y pénétrer, d'y séjourner et d'y circuler facilement. Elle n'est pas considérée comme sauvage mais sa civilisation n'exerce pas l'attrait de celle de pays lointains comme la Chine ou l'Inde et, dit l'auteur, elle n'attire pas les explorateurs. Elle a été l'objet d'une masse d'écrits non négligeable qui ont circulé et, pourtant, au moment de la prise d'Alger, tout cet acquis paraît oublié. Au cours du XVIII^e siècle se produit une évolution dans la vision du Maghreb ou, comme l'appellent les Européens, la *Barbarie*. Ann Thomson y décèle les prémisses des positions intellectuelles qui justifient la colonisation. Son travail ne vise pas tant à faire l'étude des opinions des hommes des « Lumières » sur le Maghreb qu'à rechercher comment on est passé d'une attitude ouverte et relativement compréhensive à des jugements sévères et dépréciatifs au XIX^e siècle, au moment de la conquête de l'Algérie. Le XVIII^e siècle, celui de Linné, aime classer : l'éclairage porte sur les efforts faits pour ranger les pays du Maghreb dans des catégories qui sont en train de se mettre en place. La complexité des réalités oppose aux auteurs des résistances, les trouble.

Ann Thomson considère l'Europe comme un tout dans la mesure où elle ne prend en compte que la *République des Lettres* au sein de laquelle il existe effectivement une communauté de pensée. Elle exclut du champ de son étude la littérature des Rédempteurs dont l'objet est d'émouvoir afin de toucher les cœurs et d'ouvrir les bourses, à cause de son côté tendancieux. Elle écarte aussi les écrits des captifs qu'elle juge inutilisables parce que romancés. Et cependant des gens comme Mouette et Pellow sont des témoins privilégiés, comme l'a fait remarquer pour celui-ci Magali Morsy, irremplaçables par la qualité d'un regard dénué des préventions de la classe intellectuelle. Il est vrai que l'objet d'Ann Thomson n'étant pas le Maghreb lui-même mais la vision qu'en a cette catégorie, il est assez logique qu'elle écarte les témoins naïfs. Quant à la Barbarie il est évident qu'elle ne forme pas une entité homogène. Le Maroc, que les Turcs n'ont jamais pu occuper, différent de ses voisins, est aussi le moins bien connu. Il est d'autant plus le parent pauvre que ni l'ouvrage remarquable que Georg Höst, le consul danois, lui a consacré ni celui de Jan Potocki dont les regards compréhensifs et bienveillants contrastent à la fin du XVIII^e siècle avec celui de Louis de Chénier empreint d'une sévérité souvent injuste, ne font partie du corpus qu'elle envisage. Était-il justifié de considérer comme un tout le Maghreb « turc » et le Maroc indépendant ? D'autre part le choix des œuvres retenues n'est-il pas trop restrictif ?

La démarche d'Ann Thomson se lit dans son plan. Elle part des préjugés (*preconceptions*), envisage les difficultés classificatoires des auteurs (*classification*) quant à la localisation géographique, l'appartenance ethnique,

les types de société et de gouvernement pour aboutir à une dernière partie intitulée : vers la conquête.

Le mot même de *Barbarie* est gênant, et beaucoup d'auteurs se croient obligés d'expliquer, avec son origine, qu'il n'implique pas un état de sauvagerie. Cependant les Musulmans et en particulier les Turcs restent aux yeux de la plupart des Européens des ennemis, ou des êtres que leur religion rend complètement différents. Ils sont d'autant mieux considérés comme fanatiques que le contenu réel du dogme musulman est à peu près ignoré. Les stéréotypes règnent : fatalisme, ignorance etc. dont on rend responsable le gouvernement despotique, à moins qu'ils ne soient eux-mêmes la cause du despotisme. Les auteurs des « Lumières », cependant, font preuve d'ouverture et manifestent une volonté de comprendre l'autre particulièrement nette chez un Laugier de Tassy, arabisant qui a longtemps vécu dans des pays musulmans. Il est vrai que la sympathie pour l'islam peut n'être qu'un détour pour critiquer ou condamner le christianisme. La pierre de touche pour les philosophes étant la tolérance, celle des musulmans paraît à beaucoup supérieure. Toutefois la pensée éclairée, fière d'elle-même, porte à la sévérité envers des peuples jugés superstitieux, ignorants et la croyance de l'Europe en sa supériorité incline à un mépris qui rejoint facilement les anciens préjugés.

La *Barbarie* fait-elle partie du monde méditerranéen, de l'ensemble islamique ou bien de l'Afrique ? La destruction du passé romain pèse lourd dans les opinions. Ne serait-elle pas usurpée par des envahisseurs et ne peut-on espérer une restitution ? L'attrait croissant qu'exerce l'Afrique noire, tant du point de vue économique que du point de vue intellectuel, fait envisager le Maghreb comme son antichambre. Si le développement urbain de celui-ci ne peut le faire considérer comme « africain », le mode de vie de tribus nomades ou montagnardes incline à y voir un pays qui doit être civilisé. Pour cela la meilleure voie est de l'ouvrir au commerce. La crise de l'empire ottoman, patente dès le XVIII^e siècle, accroît le mépris et l'hostilité qu'on a pour les Turcs qui asservissent le Maghreb. Leur domination incline à le voir dans un éclairage oriental, à en faire un élément du Levant. Les gouvernements des États barbaresques apparaissent de plus en plus comme indépendants de fait mais appartiennent, avec quelques nuances, au type « despotisme oriental ». Et cependant aux yeux de bien des auteurs, les habitants ne sont pas des orientaux, même si les clichés de l'orientalisme sont projetés sur eux, en particulier pour tout ce qui touche au statut de la femme.

La manie classificatoire va conduire à des vues de type racial ou raciste. Doit-on envisager les habitants du Maghreb comme des Africains puisqu'ils ne sont pas noirs et que les Noirs sont considérés comme inférieurs ? On ne sait trop comment les appeler : *Maures*, *Arabes*, *Bédouins*, *Berbères*, *Kabyles*. Les différents auteurs ne donnent pas le même sens à ces termes, ni ne le leur conservent au long de leurs ouvrages, ce qui, d'une certaine façon, traduit bien une conscience de la complexité humaine de ce pays où le mode de vie ne recouvre pas les clivages ethniques ou linguistiques. En tous cas, la dichotomie opératoire au XIX^e siècle Arabes/Berbères ne s'impose pas encore. Elle est d'ailleurs plus ancienne que ne le croit Ann Thomson, bien antérieure au Père Dan puisqu'on la trouve couramment chez les Espagnols du XVI^e siècle. On

oppose plutôt, à juste titre, à cette époque, les gens des villes et les gens des campagnes. Les Juifs, bien distincts, attirent une attention généralement peu sympathique.

La société et les gouvernements maghrébins sont considérés par rapport à l'Europe des Lumières qui croit avoir atteint le plus haut degré de développement. Les désaccords sont grands sur la place qu'ils doivent occuper dans l'échelle élaborée par les penseurs politiques. Les pays du Maghreb se situent entre la barbarie et la civilisation. L'idée que leurs habitants sont des sauvages, et en particulier de *bons sauvages*, a peu de partisans, même pour les groupes bédouins les plus patriarcaux. Si les hommes attirent la bienveillance, les gouvernements sont jugés avec sévérité s'ils font obstacle à un progrès qui résulterait du commerce. Tunis est sur la bonne voie, Alger qui reste attaché à la course est l'objet d'une condamnation unanime. La nature exacte des systèmes politiques des *Régences* intrigue les auteurs : s'agit-il d'un régime monarchique ? « aristocratique-républicain » qui aurait évolué vers la monarchie ? Les tribus ont-elles un régime démocratique « républicain » ? Les Bédouins ou les montagnards vus comme épris de liberté offrent en germe le mythe kabyle qui va s'épanouir en Algérie.

Ann Thomson recherche les raisons de la sévérité des jugements sur Alger. Faut-il les voir dans la course ou dans l'« insolence » de ce gouvernement qui exige des tributs de l'Europe ? Ses voisins évoluent vers des relations diplomatiques et commerciales, ce qui isole Alger et rend son attitude plus insupportable. L'activité anachronique de ce nid de pirates suscite réprobation et colère. Puisqu'aucune évolution interne ne semble se produire, l'idée fait son chemin de la nécessité d'une action pour mettre fin à ce qui est jugé de plus en plus intolérable, même si l'activité de la course est tombée à un niveau infime au début du XIX^e siècle. Sous les émotions il faut déceler les motifs réels, économiques, le désir de développer le commerce. Pour le Siècle des Lumières, il va de soi que celui-ci est porteur de paix et de progrès ; or Alger y fait obstacle par la course et par un contrôle tatillon qui résulte du monopole économique étatique. Quels que soient les intérêts britanniques au Maghreb, la France est plus directement engagée et c'est elle qui agit.

Dès lors on oublie les efforts faits par les hommes du XVIII^e siècle, et l'Algérie puis tout le Maghreb se voient assigner une place « africaine », c'est-à-dire inférieure, de pays à coloniser, à civiliser. Les préjugés contre l'islam reprennent toute leur force. Après que les philosophes se soient servi de lui pour condamner la superstition et l'ignorance chrétiennes, ce sont la superstition et l'ignorance musulmanes qui deviennent les cibles, comme le despotisme turc dont les populations maghrébines doivent être délivrées.

Telle est en résumé la thèse développée avec brio par Ann Thomson dans un ouvrage dont la construction quelque peu systématique n'exclut pas dans le détail bien des nuances. L'historien du Maghreb peut se demander dans quelle mesure le bien-fondé, l'intérêt des écrits européens du XVIII^e siècle peuvent être appréciés sans une connaissance suffisante des pays qui en sont l'objet. C'est une image, un reflet qui est étudié ici et la gêne peut provenir de ce que l'objet lui-même n'apparaît pas suffisamment. Par exemple la condamnation unanime d'Alger se comprendrait

mieux encore si son isolement était bien mis en évidence. Or l'attitude du Maroc voisin y est pour beaucoup. Comme le montre Ramon Lourido Diaz dans son étude de la politique extérieure de Sidî Muḥammad ben 'Abdallāh, ce sultan, après avoir tenté de ranimer la course, s'est efforcé de développer le commerce avec l'Europe, activité dont il attendait des revenus plus substantiels et moins risqués que d'une entreprise combattue par les puissances.

B.R.

P. M. CURRIE, *The Shrine and Cult of Mu'īn al-dīn Chishtī of Ajmer*. Delhi : Oxford University Press, 1989, xii-220 p.

Christian W. TROLL, (ed), *Muslim Shrines in India*. Delhi : Oxford University Press, 1989, xvi-327 p.

Saints et sanctuaires jouent un rôle très important dans la vie des Musulmans en Asie du sud. Aussi ces deux ouvrages sont-ils les bienvenus.

Le premier illustre à lui seul la plupart des aspects possibles d'un travail sur un sanctuaire soufi de l'Inde. Il est consacré à Mu'īn ud-dīn Cīstī, mort à Ajmer en 1236, introducteur de l'ordre des Cīstī en Inde.

Après avoir proposé une définition du Saint et de son rôle dans l'Islam, l'auteur examine les sources concernant la vie de Mu'īn ud-dīn et s'attache à distinguer le cheikh historique du personnage légendaire créé par les hagiographies. En dépit de sources en persan abondantes, largement citées par l'auteur en traduction, les renseignements fiables sur la vie du Saint restent peu nombreux (pp. 54-55). Par contre, les éléments légendaires abondent et permettent de dresser, une fois rassemblés, le portrait du Saint idéal : obéissant à son maître (*mursīd*), détaché des poursuites mondaines, indépendant du pouvoir politique, dévot, serviable, tolérant, etc.

L'auteur se tourne ensuite vers l'histoire du sanctuaire (*dargāh*) et vers la pratique du pèlerinage qui amène chaque année à Ajmer un nombre considérable de fidèles. Les derniers chapitres sont consacrés aux serviteurs du sanctuaire (*xuddām*), aux successeurs (*sajjada-niśīn*) de Mu'īn ud-dīn, à l'histoire de l'administration de la *dargāh* par des *mutawallī* jusqu'en 1955, et depuis par un Dargah Committee. Les dons pieux (*waqf*) et les finances du sanctuaire sont étudiés selon la même perspective historique.

L'étude de P. M. CURRIE constitue la meilleure introduction possible à la lecture de l'ouvrage dirigé par C. W. TROLL. Ce dernier livre est le quatrième d'une série intitulée *Islam in India : Studies and Commentaries*. Il consiste en quatre parties : 'documentary', 'interpretative', 'theological', 'reviews'.

Les articles de la première partie sont consacrés à diverses *dargāh*. Il peut s'agir de celles d'un ordre particulier (celles des Cīstī, étudiées par I. H. SIDDIQI, pp. 1-23), de celles d'une ville (celles d'Ahmedabad et de Patna, présentées respectivement par Z. A. Desai, pp. 76-97, et P. JACKSON, pp. 98-111), ou d'un sanctuaire particulier (celui de Sayyid Salar Mas'ūd Gāzī à Bahraich, traité par T. MAHMOOD, pp. 24-43). Deux